

silence, veuillez me pardonner... je suis bien le comte Armand de Kergaz !

Ces mots déterminèrent chez Jeanne une explosion de paroles, et lui permirent de manifester enfin sa stupeur :

— Vous ! dit-elle, vous, Armand ?

— Moi, répondit-il, moi le comte de Kergaz !

— Ah ! s'écria la jeune fille indignée, vous mentez !

Sir Williams s'attendait à ce mot. Il se tourna vers Cerise immobile et l'interrogea du regard.

Cerise balbutia !

— Oui... mademoiselle... c'est bien lui.

Puis, comme si ce témoignage lui eût paru insuffisant, sir Williams s'empara du gland de soie d'une sonnette, et le secoua violemment.

Cerise balbutia :

— Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ? demanda le baronnet.

— J'ai servi cinq ans la mère de M. le comte, madame la comtesse de Kergaz, et je suis festée auprès de M. le comte, après la mort de madame la comtesse, répondit Mariette qui avait sa leçon faite par avance.

Jeanne chancelait éperdue et regardait cet homme qu'elle n'avait jamais vu, et qui lui apparaissait sous un nom qu'elle avait toujours cru celui d'un autre homme qu'elle aimait avec adoration.

D'un regard, sir Williams congédia Cerise et Mariette.

Puis il fléchit un genou devant Jeanne.

— Daignerez-vous m'entendre, mademoiselle ? demanda-t-il d'une voix respectueuse et pleine d'émotion.

Jeanne était immobile, pétrifiée, et regardait toujours cet homme inconnu.

Il la fit asseoir et demeura debout devant elle :

— Ecoutez-moi, reprit-il, et tout ce qui vous paraît étrange vous sera expliqué.

Et comme elle se taisait, il continua :

— Je suis bien le comte Armand de Kergaz. Maître d'une immense fortune, dès ma jeunesse, j'avais à choisir : la gaspiller sottement, comme font bien des fils de famille, ou dépenser noblement mes revenus et les employer à faire un peu de bien. Le souvenir de ma sainte mère et Dieu m'ont inspiré. J'ai pris ce dernier parti. Depuis dix ans, je marche dans cette voie, et le bonheur qu'on trouve à soulager le malheur me suffisait encore naguère. Un jour je vous ai vue...

Jeanne fit un geste d'étonnement et de dénégation.

— Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, reprit-il. Je sais bien que vous allez me demander où je vous ai vue, car vous ne m'avez jamais vu moi...

— Eh bien ! écoutez : j'ai appris un jour que vous alliez tomber dans un piège infâme. Je ne vous connaissais pas, mais une note qui m'était transmise m'apprenait vos malheurs, votre isolement, votre beauté et votre vertu... Je voulais vous voir, je vous vis à la dérobée et je vous aimai..."

Sir Williams prononça ce dernier mot tout bas, en rougissant, comme un jeune homme timide en plein des suaves hésitations de l'adolescence.

Jeanne commençait à se remettre de sa stupéfaction en présence de cet homme jeune, beau, distingué, qui lui parlait avec un respect profond ; et elle recouvra l'usage de la parole :

— Mais, monsieur, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, quel est donc le danger que j'ai couru, quel est donc ce piège infâme dont vous parlez ?

— Vous êtes allée un dimanche à Belleville, n'est-ce pas, en compagnie de Cerise, de son fiancé et de la mère de ce dernier ?

— Oui, répondit mademoiselle de Balder.

— Là deux hommes sont venus et ont cherché querelle à Léon Rolland ?

— Oui, fit encore Jeanne.

— Puis un troisième est venu. Celui-là s'est posé en libérateur. Il a chassé les deux autres ?...

— C'est vrai... monsieur.

— Cet homme vous a donné le bras jusqu'à votre porte, n'est-ce pas ?

Jeanne hochait affirmativement la tête.

— Le lendemain, un autre homme, un vieillard, vêtu militairement, décoré, est venu se loger dans votre maison, sur votre carré, il s'est donné la qualité de capitaine, il a prétendu avoir été l'ami de votre père... Puis cet autre qui vous avait reconduit la veille est venu chez lui. Il a pris mon nom, il a volé mon titre... et vous l'avez cru...

Sir Williams pesait sur chaque mot.

— Eh bien, acheva-t-il, cet homme était un insigne, cet homme mentait et jouait une odieuse comédie, à Belleville, à Paris, chez le prétendu capitaine, chez vous !...

— Ah ! s'écria Jeanne : c'est impossible !

— Et savez-vous, continua sir Williams avec l'accent d'une conviction profonde, savez-vous quel était cet homme ?...

Il s'arrêta.

— Non, dit-il, je ne puis vous le dire encore... Ecoutez toujours.

— Le hasard, ou plutôt cette police infatigable que j'ai mise au service du bien, m'apprit de quelle trame épouvantable vous alliez être enveloppée ; je ne voulais d'abord que vous sauver ; je vous vis, je vous aimai... Je vous vis un soir, dans l'ombre, à votre porte, caché que j'étais dans le coin le plus obscur de ma voiture...

— Hélas ! reprit sir Williams avec un soupir, je sais bien ce que vous allez me dire. J'aurais dû aller à vous et vous avertir du danger que vous couriez... Mais le mal était déjà grand... vous étiez sur le point d'aimer cet homme...

— Et il fallait vous laisser, en vous sauvant, dans votre erreur première ; il ne fallait pas vous tuer par une révélation subite..."

Jeanne écoutait, haletante, et il lui semblait lire dans les yeux, dans l'attitude respectueuse, dans la voix de sir Williams, un immense amour.

Il continua :

— Je mis Gertrude dans la confidence ; elle approuva mon plan. Je vous fis enlever et transporter ici durant votre sommeil. Alors, n'osant me montrer, je vous écrivis... Oh ! que mon cœur battait chaque fois que je prenais la plume... Et comme j'eus peur de mourir de joie lorsque m'arriva cette lettre de vous..."

Sir Williams se remit à genoux et baisa la main de Jeanne ; et Jeanne, qui croyait faire un rêve, lui dit :

— Mais enfin, monsieur, puisque c'est vous... puisque vous êtes le comte de Kergaz, quel était donc cet homme ?

— Un misérable ! Cet homme était mon laquais !

Jeanne jeta un cri, se renversa en arrière et ferma les yeux.

Elle avait aimé un laquais !

Lorsque la jeune fille sortit d'un long évanouissement, sir Williams avait disparu et Cerise était auprès d'elle, lui prodiguant ses soins.

Elle lui remit une lettre du baronnet.

Cette lettre était ainsi conçue :

" Mademoiselle,

" Après la pénible révélation qu'il m'a fallu vous faire, je sens qu'il faut que je m'éloigne, au moins pour quelques jours. Vous ne pouvez m'aimer sur-le-champ, et pourtant il me semble que je vous rendrais la plus heureuse des femmes. Jeanne, ma bien-aimée, je passerai huit jours encore loin de vous ; mais je vous écrirai chaque soir, et peut-être que, lorsque je reviendrai vous supplier d'accepter mon nom et ma main, votre noble cœur et votre esprit auront fait la différence du véritable et du faux comte de Kergaz.

" Adieu, je vous aime.

COMTE ARMAND DE KERGAZ."